

# MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Glaudi DAGEVILLE	2
Onorat DAMBIELLE	3
Laserina DANIEL	4
Eugèni DAPROTY, Anaís FERNALLIER	5
Marc DARBON	6
Casimir DAUPHIN	8
Domenge DAVEAU	9
Mariús DECARD	11
Emanuèu DELBOUSQUET	13
Francés DELILLE	14
DENIS-VALVERANE	16
Josèp DESANAT	18
Carles DESCOSSE (Voir Emili SAVY)	
Ciprian DESPOURRINS	20
Joseph DIOULOUFET	21
Josèp DOMERGUE	23
Joan-Baptista DRAY	25
Quelques auteurs nommés DUBOIS	28
Adòuf DUMAS	30
Iacinta DUPUY, Camil REYBAUD, Bartomieu CHALVET	32

## L'ARCHITECTE GLAUDI DAGEVILLE

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, avant la Révolution, si certains lettrés occitans effectuèrent des tentatives d'écriture renaissantistes, comme l'abbé Fabre (*La Marseillaise* 19 octobre 2004) ou Francés Totsant Gros (*L.M.* 18 mai 1996), la plupart de ceux qui écrivirent en occitan le firent seulement pour le plaisir. C'est le cas de Glaude d'Ageville ou Dageville.

Celui-ci est né à Marseille en 1720, l'année de la grande peste, dans une famille de la bourgeoisie. Architecte et peintre apprécié, il devint à partir 1768, professeur d'architecture et de perspective, exerçant aussi les fonction d'inspecteur des travaux du port. Il a d'ailleurs fait construire plusieurs établissements maritimes. et il avait en 1780, obtenu un prix de l'Académie et de la Chambre de Commerce pour un mémoire sur l'encombrement du port en raison des ordures qui y étaient déversées. En 1788, il fut élu directeur de l'Académie de Peinture de Marseille. Par ailleurs, l'Académie Royale d'Architecture de Paris, celle des Arcades de Rome et le Musée de Toulouse se l'étaient associés comme membre correspondant.

Il soutient la Révolution à ses débuts et accepte la fonction de commissaire au Tribunal Révolutionnaire. Mais, se voulant modéré et accusé d'être un espion des aristocrates, il est condamné à mort et guillotiné le 26 février 1794.

Il a traduit notamment en vers provençaux d'une facture classique, l'ode de l'avocat Courriol, de Digne, « Le Temps », couronnée en 1744 par l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse.

Mais, il ne l'avait pas faite imprimer de son vivant, de même d'ailleurs que ses autres écrits occitans. Et ce sont les éditeurs de la publication collective *Lo Boquet Provençau vò lei Trobadors Reviudats (Le bouquet Provençal ou les Troubadours Ressuscités)*, en 1823, qui publièrent les quelques textes de Dageville qu'ils avaient pus rassembler.

La liste en est courte. Outre « Lo temps », on trouve une traduction du miserere, et deux épîtres, l'une adressée à « Mossur floret, avocat en Parlement, e de diverseis academias, a Tolosa » (« Monsieur Flouret, avocat au parlement, et de diverses académies, a Toulouse »), l'autre « A una dama qu'èra anada a la bastida sens dire adieu en degun, la velha d'una plueja que durèt plusiors jorns » (« À une dame qui était allée à la bastide sans dire au revoir à personne, la veille d'une pluie qui dura plusieurs jours »).

De même que pour « Lo temps », la facture de ces pièces est très classique. Ce n'est pas de la grande poésie, et l'influence des textes français est évidente. Pourtant reste le mérite de leur auteur d'avoir assuré une continuité jusqu'au moment où ont été réunies les conditions pour une reprise de l'écriture en occitan.

## L'ÉCRIVAIN TRADITIONNEL GASCON ONORAT DAMBIELLE

J'ai présenté dans ces colonnes un certain nombre d'écrivains occitans gascons dont le plus prestigieux est Miquèu Camelat ((1871-1962 ; *La Marseillaise*, 25 avril 2002). Dans sa génération on trouve un ecclésiastique qui a eu une certaine importance, l'abbé Onorat Dambielle.

Celui-ci est né dans une famille paysanne du Comminges (Haute-Garonne), en 1873. Il va au séminaire, se sent une vocation sacerdotale et devient prêtre. Il est curé de Samatan, dans le Gers, lorsque le 7 octobre 1930, il est victime d'un accident d'automobile dans lequel il perd la vie.

Vivant dans un milieu rural populaire, il s'est exercé à en présenter les aspects culturels et il rejoint très tôt le Félibrige qui vient de s'installer en Gascogne. Bon folkloriste, il recherche les proverbes, devinettes, anecdotes et chansons qu'il livre chaque fin d'année à l'*Armanac de la Gasconha* (*Almanach de la Gascogne*) ou qu'il publie en brochures.

Excellent narrateur, il s'inspire des vieux récits du folklore qu'il rassemble dans dix recueils dont deux seulement ont été publiés par ses soins grâce à une imprimerie personnelle dite « Imprimerie Occitane ».

Il est l'auteur d'un roman, « O mon país ! » (« Oh mon pays ! »), publié en 1910.

Le théâtre l'a beaucoup intéressé et il a écrit de nombreuses pièces comme « La caritat » (« La charité »), « Lo perdon » (« Le pardone »), « Cau pas partir » (« Il ne faut pas partir »). Cependant, celles-ci manquent d'originalité, et elles véhiculent les poncifs félibréens sur l'amour de la terre sans ouverture sociale et l'attachement à une tradition qui serait éternelle.

Disparu prématurément, l'abbé Dambielle demeure une figure intéressante de la renaissance occitane en Gascogne par le témoignage qu'il apporte sur les mœurs paysannes du Bas-Comminges de son époque, et surtout les recueils de textes traditionnels qu'il a recueillis et par la langue riche et authentique qu'il a employée. De plus, il s'est montré un bon propagandiste de notre culture. Pour cela, il ne doit pas être oublié.

## LA POÉTESSE LASERINA DANIEL

Les poétesses, dans la littérature occitane, ne sont pas nombreuses. Cela est dans la normale des choses. En effet, les conditions sont telles que d'une manière générale, qu'il s'agisse de création, de politique ou de travail, les femmes dans notre société ont été tenues en état d'infériorité. Les choses n'évoluent, et encore très lentement, que depuis peu. Les résistances des réactionnaires sont encore très fortes : voir par exemple comme a été traitée la ministre de l'Environnement par les soi-disant « chasseurs » (rien à voir avec les chasseurs !), soutenus par les parlementaires de droite ou objectivement de droite.

Je voudrais donc évoquer ici la figure d'une femme qui a laissé une œuvre valable dans notre littérature, Laserina Daniel. Celle-ci est née dans une famille bourgeoise, à Forcalquier (Alpes-de-Haute-Provence alors Basses-Alpes), en 1841. Elle est décédée à Marseille le 5 décembre 1895, à 54 ans. Mais, elle avait passé toute son enfance à Nîmes. Célèbre pour sa beauté de superbe brune, elle avait épousé un Arlésien, Henry Daniel, poète de langue française et châtelain de Deseaumes, dans la Crau. De là le pseudonyme qu'elle avait adopté, « la Felibressa de la Crau ».

Elle a collaboré à diverses publications, dont notamment le journal félibréen de Nîmes, *La Cigala d'Òr* (*La Cigale d'Or*), l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), *La Calanca* (*La Calanque*), *Le Journal de Forcalquier*. Elle a participé au concours organisé en 1875, à Forcalquier, à l'occasion de la consécration de la chapelle de Notre-Dame-de-Provence et pour son cantique en l'honneur de celle-ci, elle a obtenu la médaille d'argent offerte par la *Société Scientifique et Littéraire d'Apt*. Elle a aussi versifié en français.

Fervente catholique, presque intégriste comme l'on dirait aujourd'hui, elle a donné beaucoup de poésies d'inspiration religieuse dans lesquelles elle ne cache pas ses prises de positions politiques d'extrême droite. S'opposant par exemple au divorce. Ce qui ne doit pas nous faire oublier que certains de ses poèmes sont excellents.

Partageant son temps entre le château de Deseaumes, Forcalquier et Marseille, elle a été dans cette ville membre de l'association félibréenne fondée par Victor Lieutaud, *L'Auba Provençala* (*L'Aube Provençale*).

## LE COUPLE D'EYGUIÈRES, EUGÈNI DAPROTY ET ANAÏS FERNALLIER

Parmi les trobaires qui se rallièrent au Félibrige, Eugèni Daprotty constitue un exemple intéressant. En effet, il était tailleur de son état, et appartenait donc au groupe des poètes-ouvriers constitué en fait par des petits artisans. Je ne dispose que de peu de renseignements sur lui.

Toutefois, je sais qu'il est décédé à Eyguières (B-du-R), près de Salon, le village où il était né, qui était un foyer important de création en occitan-provençal, et en 1885. Son père était originaire de Nice.

Bien entendu, de même que tous les poètes-ouvriers, c'est en français qu'il commence à rimer et il publie en 1842 en collaboration avec un autre jeune homme de Solliès-Pont, un recueil de romances et de chansons dans cette langue. Mais il rimait déjà un peu (il nous l'apprend dans une lettre), en provençal. Il est donc possible de fixer sa naissance vers 1820. Mais, il semble que ce soit après les *Romavatgis dei Trobaires (Congrès des Poètes)* d'Arles et d'Aix en 1852 et 1853, qu'il se soit mis à produire majoritairement dans sa langue maternelle. En effet, il collabore alors régulièrement à la revue, *Le Gai Saber (Le Gai Savoir)*, publiée par Joan-Baptista Gaut (*La Marseillaise*, 9 avril 2000), de 1853 à 1855.

Surtout, à partir de 1861, il écrit dans *Lo Rabalhaire (Le Ramasseur)* qui deviendra *Lo Caçaïre (Le Chasseur)*, du libraire-rimaïleur Mariús Féraud (*La Marseillaise*, 15 mars 1992). Il avait précédemment collaboré à l'*Almanach Historique Littéraire et Biographique de la Provence*. Malgré certaines réserves, il rejoint le Félibrige lorsque disparaît *Lo Caçaïre*. Il donnera alors des poèmes notamment dans l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, *La Provence à Travers Champs*, *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*. Cette poésie, sans grande valeur, est souvent de circonstance, avec les poncifs félibréens sur une Provence idéale. Toutefois, il convient de souligner que son provençal est épuré, avec un refus marqué des francismes, ce qui l'a opposé à Mariús Féraud, beaucoup plus laxiste.

Dans une correspondance, il nous dit que Anaïs Fernallier, également d'Eyguières, et qui collabore au *Caçaïre*, est son épouse. La poésie de celle-ci est intimiste, essentiellement morale et souvent d'inspiration religieuse. Mère de trois petites filles, elle évoque dans l'un de ses poèmes la mort de l'une d'elle, remerciant Dieu de lui avoir laissé les deux autres. En tout état de cause, cette poésie est bien inférieure à celle de son mari.

Bien entendu, si des lecteurs peuvent me communiquer des renseignements complémentaires sur Anaïs Fernallier et Eugèni Daprotty, je les en remercie par avance.

## DARBON, L'UN DES QUATRE « GRANDS » DE L'ALCAZAR

Le music-hall marseillais, et plus largement occitan, depuis ses origines que nous pouvons fixer à la Restauration de 1815, a toujours utilisé, à côté du français, qui au même titre que l'anglais aujourd'hui était une langue étrangère, l'occitan, langue du pays. Il y avait à cela des raisons stylistiques, sentimentales et économiques. Et cette tendance s'est prolongée pratiquement jusqu'à sa disparition, vers 1960, absorbé qu'il était par le music-hall national, puis international pour ne pas dire de type californien.

Les artistes, même ceux venus de l'extérieur, adoptaient l'occitan dans leur répertoire ! Je tiens les preuves à votre disposition. Quant aux indigènes, bien entendu, cela ne présentait pas pour eux de difficulté, l'occitan étant la langue normalement socialisée dans le pays. C'est l'un de ces artistes que je vais vous présenter dans ce court article, Marc Darbon, plus connu sous son simple patronyme, comme cela était la règle à l'époque, Darbon.

Donc, Marc Darbon est né à Marseille le 10 avril 1879. Il fréquente les concerts d'amateurs à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et joue dans la « pastorala » (« pastorale »). Ce genre théâtral, notons-le, a été une école de formation pour la plupart des artistes provençaux et languedociens. C'est en 1904 qu'il débute sur la scène prestigieuse et mondialement connue de l'Alcazar, dans un tour de chant, où il se fait particulièrement remarquer. Désormais, il est l'un des artistes attirés de ce théâtre-chantant.

Fantaisiste, il y crée notamment les premières chansons de Vincenç Scotto, dont l'une des plus célèbres fut « Le long de la rue Saint-Fé ». Cela ne l'empêche pas d'aller à Paris, où avec Liseta Nodart il est à l'affiche de divers théâtres, en particulier le Théâtre Marigny. À partir de ce moment, Liseta Nodart deviendra sa partenaire attirée, et tous deux formeront le duo Darbon-Nodart qui jouera des saynètes et des comédies en un acte. Ensembles, ils sont de toutes les revues de l'Alcazar jusqu'à la guerre de 1914.

Sa carrière se poursuit avec succès jusqu'aux environs de 1925. L'année d'après, il joue encore dans la « Pastorala » du Palais de Cristal qui, transformé en cinéma, devint le Pathé-Palace. Mais, malade, il s'éteint le 24 mai 1930, alors qu'il a tout juste dépassé 50 ans.

Ce qui est intéressant dans la carrière de Darbon, c'est que si comme tous les chanteurs de l'époque il emploie l'occitan, il a une conscience très claire de l'importance de sa langue : pour lui, chanter en occitan est certes un acte artistique, mais c'est surtout un acte militant. Pour la plupart des artistes, nous possédons parfois les textes des chansons dans lesquelles le français et l'occitan sont mêlés, mais dans le cas de Darbon, nous avons mieux : une série de disques 78 tours en occitan !

Certes, tous n'ont pas la même valeur bien qu'ils soient le reflet de la vie d'une société. Mais il en est qui présentent un intérêt particulier. Je pense par exemple aux chansons « A l'aigasau lei limaçons » (« À l'eau salée les limaçons »), « La chanson des Pierres-Plates » et surtout à « La marcha dau Miegjorn » (« La marche du Midi »).

Cette dernière chanson, très probablement écrite en 1907, est en rapport avec le soulèvement de l'Occitanie viticole contre les « pots de vin », si l'on peut s'exprimer ainsi, qui mènent le pays à la ruine. Bien entendu, pour justifier les attaques contre les vigneron, on leur trouve toutes les « qualités » actuellement attribuées aux « Marseillais » : fainéantise, manque de courage, accent et patois, hâblerie, sans oublier les scandales financiers ! Rien de nouveau donc sous le soleil avec Sud-Marine, les Chantiers de la Ciotat ou l'O.M., pour lesquels les racistes utilisent une recette qui a fait ses preuves.

Toujours est-il que « La marcha dau Miegjorn » est une chanson sur rythme de marche dans laquelle est exprimée la fierté nationale des Occitans. Et j'insiste sur le terme, « nationale », et non « nationaliste », ce qui est complètement différent. Il y a là toute la résistance d'un peuple aux mensonges dont on l'abreuve afin de diminuer sa résistance et le

persuader qu'il est constitué d'un ramassis d'incapables ! Si l'on en juge par le succès obtenu, il semble que Darbon soit parvenu à remuer les consciences et à susciter un esprit de lutte. Aussi, je n'hésite pas à dire que par les temps qui courent, « La marcha dau Miegjorn » mériterait d'être reprise et diffusée.

Je n'insiste pas sur Darbon, artiste complet qui, à l'opposé de ceux qui plus tard, allèrent cueillir l'argent à Paris, se prostituant au besoin pour cela, sut atteindre à la renommée internationale tout en demeurant lui-même. Une leçon pour beaucoup qui devraient la méditer, artistes ou non.

## LE TROBAIRE CASIMIR DAUPHIN

Certains hommes qui ont participé à la renaissance littéraire occitane du XIX<sup>e</sup> siècle et ont tenté de défendre leur langue et leur culture, ne sont pas demeurés au pays. Nous avons vu que ce fut le cas de Serafin Crémazy, de La Ciotat (B-du-R), qui fit la plus grande partie de sa carrière à l'île de la Réunion où il mourut et où il écrivit d'ailleurs une bonne part de son œuvre.

C'est aussi ce qui s'est passé avec Casimir Dauphin. Celui-ci, fils de Loïs et d'Anna Paulina Mossy, est né à Lorgues, dans le Var, près de Draguignan, le 4 décembre 1820. Il fit une carrière dans l'enseignement, et c'est ce qui l'amena en Égypte où il devint directeur des Écoles du Gouvernement, à Alexandrie, ce qui correspond à ministre de l'Éducation Nationale. Il devait décéder dans cette ville le 18 novembre 1888.

Je ne possède, en dehors de ceux précédemment cités, que peu de renseignements biographiques sur Casimir Dauphin. Je compte donc sur votre collaboration éventuelle. J'oubliai : sa femme se nommait Camila Petit...

Très jeune il commença à écrire en occitan, et ses premières publications datent des années 1850. Elles se caractérisent par la soumission à la mode romantique de l'époque. Mais surtout, de même que Gelu, Casimir Dauphin est effrayé par le capitalisme montant et son résultat qui est le machinisme croissant. Il s'incline certes, car il sent qu'il ne peut faire autrement, mais cela ne l'empêche pas de protester et de dire son amour de la nature. En ce sens, il est très proche des écologistes actuels, c'est-à-dire de tous ceux qui se rendent compte du désastre que nous sommes en train de vivre et qui, si une réaction n'intervient pas rapidement, mènera à l'extinction de nombreuses espèces végétales et animales, mais aussi de l'homme.

Ses descriptions de la nature sont très riches et elles sont soutenues par un sentiment et une émotion sincère. Et lorsqu'il est loin de son village natal, il évoque par exemple dans le poème « Lei pins » (« Les pins »), ces arbres d'une manière très émouvante. On sent la communion intime qu'il a avec la nature.

Ami d'Alexandre Gueidon, qui publiait *L'Almanach de Provence*, il a été comme lui un grand marcheur et il a parcouru la Provence à pied en tous sens. Ce qui explique la justesse des descriptions que nous trouvons dans ses poèmes.

Cependant, une fois parti en Égypte, vers 1870, Casimir Dauphin a cessé d'écrire en occitan. Auparavant, il avait collaboré à un journal toulonnais, *Le Moucheron*. En 1878, il a rassemblé ses divers poèmes dans un recueil, « Lei bastidas » (« Les habitantes des bastides »). La langue de Casimir Dauphin est de bonne tenue. Mais, il n'a pas d'illusion sur l'avenir de l'occitan : au fond, il est pessimiste tant en ce qui concerne l'avenir de l'homme que de la langue et de la culture du pays. Ce qui constitue pour lui une raison de plus pour l'illustrer.

Dans son œuvre ne manquent pas les morceaux qui mériteraient une réédition. Par ailleurs, ses textes ont une tenue et une rigueur très supérieure à celle de beaucoup de trobaires. Cela viendrait-il de son origine familiale ? Ça reste à déterminer.

## LE POÈTE-OUVRIER DOMENGE DAVEAU

J'ai déjà précisé à diverses reprises que la renaissance littéraire occitane du XIX<sup>e</sup> siècle était née et s'était développée dans l'arc situé entre Toulon à l'est, en Provence, et Béziers à l'ouest, en Languedoc, avec Marseille pour pôle principal. Les raisons en sont économiques et politiques car c'est dans cet espace que s'installe le capitalisme moderne qui transforme la société et par voie de conséquence engendre en réaction, une défense de l'ancien mode de vie. Avec le cas contradictoire de divers trobaires comme par exemple Desanat qui loue la modernité ce qui ne l'empêche pas cependant d'apprécier le cabanon ! En réalité cette contradiction n'est qu'apparente, car rien n'empêche de prendre tout ce qui est bon ou considéré comme tel dans une société.

Mais, les écrivains qui apparaîtront hors du foyer précité devront se contenter d'une renommée toute locale, et lorsqu'ils voudront obtenir une reconnaissance plus large, c'est ailleurs qu'il devront aller la chercher. Ainsi pour Domenge Daveau. Celui-ci est né à Carcassonne le 10 janvier 1804. D'abord coiffeur dans sa ville natale, il part ensuite à Toulouse où il travaille comme agent communal puis entre dans l'administration du Canal du Midi, et il achève sa carrière comme percepteur à Périac-Ménervois (Aude). Il meurt à Toulouse le 4 avril 1870.

Il se veut au départ un disciple de Jasmin, le « poète perruquier » (« poète-coiffeur ») d'Agen dont le succès a été extraordinaire (*La Marseillaise*, 27 septembre 1998). Mais ce n'est pas à Toulouse, alors en sommeil pour ce qui est des lettres occitanes, qu'il peut obtenir la notoriété, mais bien à Béziers où la *Société Archéologique* créée en 1834 notamment par Jaume Azaïs (*La Marseillaise*, 5 juillet 2001) a admis l'occitan dans ses concours à partir de 1839. Et Domenge Daveau est couronné au premier concours organisé cette année-là par la *Société* pour ses « Ôdas presentadas al concors dobèrt per la Societat Arquologica de Besièrs » (« Odes présentées au concours ouvert par la Société Arquéologique de Béziers »).

Ce succès permet de le faire connaître en dehors de Carcassonne, et il sera désormais édité dans cette ville et aussi à Toulouse où il publie en 1841 ses « Poesias variadas » (« Poésies variées »). Ce précisément au moment où Toulouse commence à sortir de sa léthargie avec l'évolution économique. J'y reviendrai une autre fois.

Outre une collaboration dans différents journaux, Domenge Daveau a donné de nombreuses plaquettes de poèmes, ou plutôt, soyons plus précis, de rimaiïeries car il ne faut pas le surestimer, qui le plus souvent traitaient de sujets d'actualité. Ainsi le « Poèma en l'onor de l'inauguracion de l'estatua de P.P. Riquet » (« Poème en l'honneur de l'inauguration de la statue de P.P. Riquet »). Je rappelle ici que c'est Pau Riquet qui a conçu et mené à bien la construction du canal du Midi aujourd'hui voué au tourisme, mais qui eut une grande importance économique aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Daveau a finalement obtenu un succès important et on l'a, comme je l'ai dit plus haut, comparé à Jasmin. Mais, en dehors de la similitude des métiers d'origine, là s'arrête la comparaison. En effet, son œuvre n'a pas le lirisme ni la richesse poétique de celle de Jasmin. De plus la langue employée est farcie de francismes, encore que cela s'explique par le fait que comme Desanat, Daveau cherche à coller à l'actualité ce qui l'oblige à puiser dans un vocabulaire nouveau qui n'existe pas encore en occitan ou que seuls les grands écrivains, et ici je pense à Mistral et à Gelu, seront en mesure de créer à partir de la langue parlée populairement.

Cela ne veut pas dire que l'on ne trouve pas de bonnes choses chez Daveau. Ainsi, les descriptions sont excellentes, très réalistes, il donne des tableaux pittoresques de la vie, et tout cela est agréable. Mais on sent trop le manque de culture, phénomène d'ailleurs général, sauf exception, à l'ensemble des poètes-ouvriers.

Ainsi Domenge Daveau a certes donné une impulsion à la renaissance occitane dans la région de Carcassonne et de Toulouse, mais son importance vient surtout de son exemple qui a poussé par la suite d'autres personnages à s'en inspirer et à créer en occitan.

## MARIÚS DECARD, L'AUBERGISTE DES TRAVAILLEURS

C'est en 1816 que naquit à Aix, l'ancienne capitale de la Provence, Père Mariús Decard, dont je vais ici évoquer la figure qui ne manque pas d'intérêt.

En effet, Măriüs Decard représente le type de ces chrétiens, peu nombreux à cette époque malgré les efforts de certains catholiques progressistes, qui veulent prendre en main la question sociale et sont partisans de la République. Il meurt à Marseille, dans son domicile, au 37 de la rue d'Isoard, le 17 juillet 1884.

C'est dans sa ville natale qu'il exerce le métier d'aubergiste, et il y fonde un restaurant économique destiné aux travailleurs qui n'ont pas de domicile, « La Forniga Travallarèla » (« La Fourmi Travailleuse »), qui obtient une belle affluence. Il s'agissait en réalité d'une sorte de réfectoire. En outre, les travailleurs pouvaient trouver là un logement provisoire. C'est en 1857 qu'il publie « La forniga e lo grillhet » (« La fourmi et le grillon »), poème en trois chants, sorte de fable morale dans laquelle, à l'opposé de celle de La Fontaine, la fourmi, qui a été trompée par un usurier, est vengée. Il continuera dans ce genre de fables avec l'année suivante, « Lo prega dieu jutjat a la Cort d'Assisa deis insèctes » (« La mante religieuse jugée à la cour d'Assises des insectes »), et en 1863, avec « Lo requisitori de Mèste Cabridan, procuror generau davant la Cort d'Assisa deis insèctes de Provença » (« Le réquisitoire de Maître Cabridan procureur général devant la Cour d'Assises des insectes ». Je rappelle qu'un « cabridan » ou « chabrian » est un frelon.

Mais, Mariús Decard fait aussi preuve de sa foi chrétienne, et c'est ainsi qu'il publie en 1863, « Lei santeis Evangèlis viradas en vèrs provençaus » (« Les saints Évangiles traduits en vers provençaux »).

Mais, son œuvre la plus intéressante est certainement « La revoira de la justícia » (« La racloire de la justice »), poème de 5000 vers en douze chants publié en 1878. Il s'agit d'un texte d'actualité curieux qui conte un drame historique qui s'est passé à Marseille en 1872 : l'assassinat du Tunisien Angelo Grego par trois de ses compatriotes, Sitbon, Tolédano et Nissim, afin de le voler.

En mai 1870, au moment du référendum-plébiscite de Napoléon III, Măriüs Decard prend ouvertement position pour le « non », avec son poème « Lo plebiscita o la patz » (« Le plébiscite ou la paix »), dans lequel il démontre que voter « oui » conduirait à la guerre, ce qui devait être démontré deux mois plus tard, avec la guerre contre la Prusse ! Pour lui « Non : es la votz de Dieu, quand tròna » (« Non : c'est la voix de dieu lorsqu'il tonne »), et "Oï, es lo mòt de l'esclavatgi !" (« Oui, c'est le mot de l'esclavage ! ». Bien entendu, tout le texte est une démonstration de cette évidence (ô combien !). Il est vrai que Mariús Decard était en prise directe sur la vie des travailleurs, qu'il les voyait tous les jours peiner, et qu'en conséquence ce n'est pas les analyses d'intellectuels saint-simoniens, ou plutôt ex-saint-simoniens qui pouvaient le convaincre de soutenir le régime finissant de l'Empire.

Il faut encore signaler une excellente complainte sur les empoisonneuses, genre qui, à l'époque, était très à la mode. J'ajoute que c'est la meilleure que nous possédions, tant en français qu'en occitan. Mais, évidemment, elle est inconnue des prétendus « critiques littéraires », car elle est dans une langue... indienne.

Farouchement opposé au Félibrige car il se veut essentiellement populaire et refuse la caution bourgeoise de ce mouvement, par ailleurs contradictoire, Mariús Decard a collaboré aux publications des troubaïres, et notamment aux journaux *Lo Caçaire* (*Le Chasseur*), de Mariús Feraud, et *Lo Tròn de l'Èr* (*Le Tonnerre*), de Père Mazière et Antide Boyer, le futur député socialiste de Marseille.

Mariús Decard demeure un exemple, tant par la qualité de sa langue, souvent proche de celle d'un Gelu, que de son engagement et de la qualité de ses textes. A ce titre il mériterait non pas

que son nom soit donné à une rue, ce qui n'a guère de valeur, mais qu'un choix de ses textes soit publié. Peut-être que le Conseil Régional qui se prétend « provençaliste » pourrait le financer : cela pour l'honneur du pays...

## LE POÈTE EMANUÈU DELBOUSQUET

La renaissance occitane a connu un développement important en Gascogne, où aujourd'hui, notre langue demeure très vivante. Et cette région continue à alimenter notre littérature avec des auteurs de qualité dont l'un, Bernat Manciet, qui était de renommée internationale, est mort au début de l'été 2006.

Avec Emanuèu Delbousquet, c'est un très grand poète gascon, disparu prématurément, que je vais vous présenter. Il est né à Sos, village du Lot-et-Garonne situé tout près des Landes et de la grande forêt qui couvre cette région, en 1874. Son père qui était issu d'une vieille famille du Bas-Quercy, était venu s'installer à Sos, où il rencontra celle qui devait devenir sa mère et qui était elle de souche mi-paysanne, mi bourgeoise. C'est là que le jeune Emanuèu passera les 10 premières années de son existence avant d'aller à Toulouse poursuivre ses études. Dans cette ville, Emanuèu Delbousquet se liera avec un groupe de jeunes qu'on a désigné sous le vocable *Escòla de Tolosa (École de Toulouse)*, qui étaient essentiellement tournés vers la création littéraire occitane et, politiquement partisans du fédéralisme. Certains écrivaient en français car formés surtout dans cette langue pour ce qui est de l'écriture. C'était le cas d'Emanuèu Delbousquet, qui à l'instar par exemple de Pau Arène, a traduit en français sa sensibilité et son univers occitans. Il a ainsi donné des romans où règnent la malédiction sociale et le spectre de la mort violente, vision tragique du monde de son enfance. Il a aussi publié un recueil de poèmes, « Chant de la race », qui montre qu'il est l'un des meilleurs poètes français de son époque, bien supérieur à la plupart des symbolistes dont les écrits artificiels se limitent à une rime correcte. Il revient à Sos lorsqu'il se marie, en 1895. C'est là qu'il passe la plus grande partie des 15 dernières années de sa vie. Mais, il se rendait souvent à Toulouse dont il aimait l'atmosphère. Malade, il meurt en mai 1909, seulement âgé de 35 ans.

S'il avait commencé par écrire en français, ses débuts en occitan sont antérieurs à la décision qu'il avait prise d'écrire désormais en occitan gascon et qui situe en 1904. En effet, son premier poème occitan avait été publié dans la revue *La Terra d'Òc*, en 1893. Mais, à partir de 1904 - et il signale son intention d'écrire désormais en occitan gascon dans une lettre de mai 1908 -, c'est dans cette langue qu'il composera des poèmes. Ceux-ci ont été publiés seulement en 1924 sous le titre « Capbat la lana » (« À travers la lande »).

Ces poèmes d'inspiration patriotique occitane, sont l'œuvre d'un homme dont le retour à la dignité passe par la reconnaissance de sa langue et de sa culture. Ces quelques textes occitans, qui sont d'une perfection sensuelle et bucolique difficile à égaler, ne font que plus regretter la disparition prématurée de leur auteur.

## FRANCÉS DELILLE OU LE RETOUR AUX SOURCES MANQUÉ

Lorsque se produit la renaissance occitane qui est essentiellement littéraire car coupée du contexte politique, certains créateurs qui s'exprimaient seulement en français, effectuèrent un retour vers leur langue nationale. Retour parfois réussi, mais aussi le plus souvent râté. C'est le cas pour Francés Delille.

Celui-ci est né à Marseille le 8 décembre 1817, dans une famille bourgeoise. Il effectue des études assez poussées, et c'est ainsi qu'il devient professeur de mathématiques et qu'il va exercer sa profession à Paris. Il y rédige un certain nombre d'ouvrages scientifiques qui sont appréciés. Quand arrive l'âge de la retraite, il revient s'installer en Provence, à Sanary (Var), et c'est à ce moment, en 1874, qu'il commence à s'intéresser à l'occitan qui est évidemment sa langue maternelle. En effet, avant 1850, il était à peu près impossible de vivre à Marseille sans connaître au moins un peu le provençal qui était indispensable pour se faire comprendre. Il meurt à Sanary le 12 février 1889. Il est enterré dans sa ville natale, au cimetière Saint-Pierre.

Mais ce retour à sa langue et à sa culture s'accomplit à travers le *Félibrige* qu'il a découvert durant son séjour parisien, chose fréquente chez les immigrés. Il n'y a donc pas contact à travers les couches populaires de Marseille, mais par le biais d'une situation littéraire idéalisée. Ceci se retrouve clairement dans sa production. Car, au lieu d'utiliser l'occitan populaire, il se sert d'une forme de parler littéraire qui a été qualifié par un félibre qui fut par ailleurs le capoulier du *Félibrige* de « patés de Santa Estèla » (« patois de Sainte-Estelle »), allusion à la fête annuelle des félibres. Évidemment, cette langue artificielle, si elle peut être employée dans la poésie, ne permet pas d'atteindre à un très haut niveau.

C'est ce qui explique que d'une manière générale, outre les thèmes conventionnels choisis par l'auteur et la copie plus ou moins réussie de la mode française, la valeur en demeure médiocre.

Mais, étant marseillais, on comprend que le *Félibrige* qui tente de s'installer dans cette grande cité, ait courtoisé Francés Delille. Car nous sommes au moment de la fondation, en 1877, de l'*Escolo de la Mar (École de la Mer)*, société félibréenne à laquelle adhère Francés Delille qui jouit par surcroît d'une réputation scientifique enviable. De là son élection à la dignité de majoral du *Félibrige* en 1881, c'est-à-dire en quelque sorte, d'académicien de ce mouvement. Cela permet d'opposer aux trobaires, largement majoritaires, un certain front félibréen qui d'ailleurs ne réussira jamais à s'implanter profondément, sauf à transiger avec les trobaires.

Francés Delille commence par collaborer à l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*. Il a écrit également dans *La Calanca (La Calanque)*, qui sont deux recueils publiés en 1879 et 1882, par l'*Escolo de la Mar*, et *Lo Brusca (La Ruche)*, journal félibréen édité à Aix-en-Provence. Marié tardivement, il avait en 1882, publié un recueil nuptial, « Lo maridatge d'un felibre » (« Le mariage d'un félibre »). Outre des poésies isolées, il a aussi donné en 1885, un recueil de poèmes, « Flors de Provença » (« Fleurs de Provence »), et il a laissé de nombreux inédits.

Dans l'ensemble, je le répète, cette poésie est très marquée par son époque, et demeure très conventionnelle. Certains textes cependant sont encore lisibles à la condition de les replacer dans leur contexte.

Finalement, son meilleur ouvrage est « Chants des Félibres », publié en 1881, qui rassemble des poésies occitanes d'auteurs qui sont ses contemporains et qu'il a traduites en vers français. Cette adaptation est souvent excellente, et il est évident que Francés Delille manie très bien la langue française ; ce qui nous amène à poser la question : est-ce que s'il avait utilisé l'occitan populaire, ses textes n'auraient pas été meilleurs ? En tout cas, « Chants

des Félibres » est très intéressant au point de vue documentaire et les nombreuses notes qui y figurent sont très utiles à l'histoire de notre littérature.

## LE PEINTRE ET ILLUSTRATEUR DENIS-VALVÉRANE

Nous avons vu qu'à côté des écrivains, de nombreux artistes ont participé à la renaissance culturelle occitane par la composition musicale, la chanson, la sculpture ou plus généralement les arts plastiques. Certains ont marié plusieurs de ces divers talents, le cas de Valèri Bernard étant évidemment le plus connu.

Parmi ces créateurs, je vais présenter aujourd'hui l'un de ceux qui a été injustement oublié bien que très doué : Loïs Maria Denis, dit Denis-Valvèrane. Il est né à Manosque en 1870, dans une famille bourgeoise. Son père était ingénieur des chemins de fer à la compagnie du PLM, et c'est ainsi que le jeune Denis-Valvèrane habita d'abord Marseille, puis alla poursuivre ses études à Paris où il fut élève au lycée Charlemagne. C'est là qu'il lit ce qu'il appellera ses "classiques" provençaux, en l'occurrence surtout les œuvres de Mistral et qu'il s'initie au dessin et à la peinture. En 1887, Mistral assiste aux fêtes félibréennes données à Sceaux, près de Paris ; Denis-Valvèrane s'y rend, le rencontre pour la première fois et il essaie de le dessiner ! Il devait le revoir deux années plus tard, toujours à Sceaux, et c'est à cette occasion que le grand poète lui adressa la parole. Ensuite, il devait rencontrer Mistral à plusieurs reprises, et notamment à Arles et à Maillane, le village natal de Mistral, invité par ce dernier. C'est dans ces occasions que Denis-Valvèrane en réalisera de nombreux dessins dont une partie seront rassemblés et publiés dans l'ouvrage paru en 1936, « Lo Malhanenc » (« Le Maillanais ») . Denis-Valvèrane épousera une jeune fille de la bourgeoisie de Gréoux (Alpes de Haute Provence) et fera une carrière d'illustrateur et de peintre surtout à Paris, coupée de nombreux voyages en Provence. Il décède en 1943 à la Montagnette, près de Tarascon, où il s'était retiré.

Durant les années 1890, se met en place un mouvement de jeunes qui désirent sortir de la situation purement culturelle dans laquelle est enfermé le Félibrige. La raison de cela réside dans la timidité et surtout l'intégration mentale de la plupart des félibres à une idéologie nationaliste française. Ces jeunes, parmi lesquels on trouve Carles Maurras qui ne deviendra nationaliste français et monarchiste qu'une dizaine d'années plus tard, Frederic Amouretti, Josèp Mange, Raols Carbonel, Joanès Plantadis, Denis-Valvèrane, prennent une position fédéraliste qui évidemment est en opposition avec le centralisme politique français qui profite au capitalisme protectionniste qui, en contrepartie, suivant le modèle italien, assure aux politiciens du sud, une position dominante. À la condition qu'ils collaborent, ce que bien entendu, ces derniers, sauf exception, et là je pense à Antida Boyer ou à Juli Charles-Roux, presque tous acceptent.

Le seul problème, mais il était de taille, c'est que ce fédéralisme portait en germe un retour à l'ancien régime, précapitaliste. Ce qui aboutira plus tard à la création de *l'Action Française* par Carles Maurras. Mais, dans son principe, il était juste car autonomiste : on sait que l'autonomie à tous les niveaux constitue l'une des bases du marxisme car c'est l'application de la démocratie à la base.

Toujours est-il que malgré la faillite de l'idée fédéraliste, prévisible étant donné les caractéristiques de la de la classe dominante française après la Commune, Denis-Valvèrane et plusieurs de ses amis continueront à la défendre. Elle sera reprise plus tard sous des formes différentes et est de nouveau d'actualité.

Dans son ouvrage « Lo Malhanenc », outre les illustrations, qui nous donnent une bonne idée de Mistral, nous apprenons une foule de détails sur le Félibrige parisien et aussi sur les réactions de Mistral face à une élite intellectuelle, ou prétendue telle car bourgeoise, qui en reniant sa langue et sa culture, ne se rend pas compte qu'elle se vend et perd toute autonomie. Ou qui conserve cette culture, mais embaumée comme une pièce de musée : on

évoque irrésistiblement la situation actuelle de la société française (et « francisée » !), par rapport à la dominance de l'américain. Car les mêmes causes produisent les mêmes effets...

Mais, en ce qui concerne Denis-Valvérane lui-même, il fait preuve d'une belle dignité, refusant de voir sa langue réduite à un usage non socialisé, purement d'échange entre félibres. En ce sens, il est occitaniste avant l'heure, l'occitanisme ne devant se développer qu'à partir de 1930.

À noter également, la description très complète qu'il fait dans son ouvrage du séjour de Mistral à la station thermale de Greoux, en 1907, et des rapports de ce dernier avec la société bourgeoise de cette localité où se heurtent une population paysanne et un noyau intégré au prétendu modernisme avec les thermes et les cures thermales.

Avec Denis-Valvérane, qui outre le crayon et le pinceau, manie très bien la plume en occitan, nous avons l'exemple d'un homme qui a su conserver son intégrité morale car il ne s'est pas renié. Et a su expliquer les raisons de cette fidélité.

## UN CRÉATEUR DANS LA NORMALITÉ : JOSÈP DESANAT, DE TARASCON

Les années 1830-40 constituent un tournant pour la création occitane écrite qui, au moment où la langue française pénètre toute la société occitane, surtout dans les grandes cités, connaît une inflation sans précédent.

En effet, alors que l'acquisition du français devient une obligation pour tous ceux qui visent à la promotion sociale, prostituées comprises, un retour à la langue écrite, l'occitan demeurant encore normalement socialisé dans l'usage oral, se produit. Car, avec la montée du capitalisme, le langage ne demeure que le domaine du peuple, mais les bourgeois qui sont passés au français, la connaissent encore. Pour eux, son emploi dans l'écrit est un moyen d'avoir soit une société unanimiste, hors classe, soit une délégation de parole en parlant au nom du peuple, soit enfin d'opposer la ville moderne à la campagne archaïque et donc plus proche de la nature.

De là les réussites de Pèire Bellot, de Fortunat Chailan, de Gustau Bénédit, et à un moindre degré à l'époque, son engagement social étant trop marqué, de Victor Gelu.

Cependant, un écrivain ne s'intègre pas dans ce schéma : Josèp Desanat. Né à Tarascon (B-du-R), le 2 novembre 1796, il y meurt le 23 décembre 1873. Il fréquente d'abord l'école primaire, et dès l'âge de 13 ans, il entre comme apprenti chez un maître taillandier. Il complète lui-même son instruction et effectue ensuite divers métiers dont celui de forgeron. En raison des satires qu'il écrit après la Révolution de juillet 1830, il doit quitter Tarascon et il vient s'installer à Marseille où il exerce l'activité de courtier en blés. C'est dans le grand port provençal qu'il va réaliser un projet qui demeurera un exemple pour les lettres occitanes.

C'est que Desanat, libéral bon teint, a publié en 1831 « Lo Trobador Nacionau » (« Le Troubadour National »), dans lequel il expose clairement ses choix politiques. Et à Marseille, il ne se reconnaît pas dans les référents cités plus haut car pour lui, c'est l'espace d'Oc tout entier, de Nice à Bordeaux, qui doit être pris en compte, avec une communication effective de tous ceux qui utilisent la langue occitane.

Le résultat sera la publication à partir de 1841, du journal *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*), entièrement rédigé en vers, publicités comprises, et auquel vont collaborer des écrivains de toute l'Occitanie. Une réalisation véritablement nationale !

Pourtant, paradoxalement, Desanat est un nationaliste français libéral classique qui a une confiance absolue dans le progrès et est imperméable à une nostalgie passéiste. Ainsi, dans *Lo Bolhabaissa*, il célèbre la modernisation de Marseille, les grands travaux, l'éclairage au gaz, la conquête de l'Algérie. Il veut faire de l'occitan la langue de la normalité, comme le français. Mais, depuis des siècles, n'étant plus la langue d'un pouvoir politique, l'occitan n'a pas eu une vie normale, et il lui manque parfois le vocabulaire pour célébrer ces événements car ils ont été oubliés. Alors, sans aucun complexe, Desanat les emprunte au français ! Cette avancée vers la normalité ne sera pas comprise des félibres qui le considéreront comme un patoisant, alors que malgré ses erreurs, il est très en avance sur eux.

Avant de publier *Lo Bolhabaissa* qui parut de 1841 à 1842 et de 1844 à 1846, Josèp Desanat avait proposé l'aventure à Pèire Bellot. Ce dernier qui ne partageait pas ses vues avait préféré créer, avec Josèp Méry, un autre journal *Lo Tamborinaire et le Ménestrel*, franco-provençal, qui n'eut qu'une existence éphémère.

Le mérite de Desanat est immense. Poète médiocre certes, son importance est fondamentale dans le développement de la renaissance occitane du XIX<sup>ème</sup> siècle, car il a fourni aux créateurs l'organe de presse qui permit un regroupement des individus isolés. Surtout, il a accompli ce travail à partir de la ville, seule porteuse des possibilités d'avenir et a

refusé la ruralité de Roumanille. Ce dernier ayant pourtant commencé à écrire dans *Lo Bolhabaissa* !

Josèp Desanat mérite une place d'honneur dans la liste de ceux qui ont œuvré pour que le pays conserve son identité dans une société ouverte et moderne. Cela même, si par aveuglement, il a paré le capitalisme de toutes les vertus. Mais était-il en mesure de voir les contradictions qu'il engendait ?

## LE CHANSONNIER GASCON CIPRIAN DESPOURRINS

Il y a peu, j'ai présenté dans ces colonnes, le chansonnier occitan gascon Xavier Navarrot (1799-1862) (*La Marseillaise*, 5 avril 2005), et j'ai indiqué qu'il se situait dans la lignée d'un chansonnier du siècle précédent, en l'occurrence Ciprian Despourrins, mais qu'il avait su se démarquer de son modèle car il avait fait preuve d'une grande originalité..

Ciprian Despourrins est né en 1698, dans une famille de petite noblesse, à Accous, dans la vallée d'Aspe, dans l'actuel département des Pyrénées Atlantique. Il accomplit une carrière essentiellement béarnaise, d'abord abbé-lai d'Accous, c'est-à-dire ecclésiastique qui n'est pas destiné aux ordres sacrés, il s'établit à Saint-Savin près d'Argelès ; il est lieutenant de la milice et seigneur de Miremont ; parlementaire aux États de Bigorre en 1729-30, il meurt à Miremont en 1759.

Il utilisera dans ses œuvres non pas le parler occitan de la montagne béarnaise, mais celui de la région de Pau, senti comme plus prestigieux et surtout plus général. Il associera la musique avec le genre pastoral ce qui donnera un autre type désormais en vogue : la chanson.

Il n'a écrit qu'une trentaine de chansons qui ont paru en feuilles volantes et ont été réunies et éditées par Vignancour bien plus tard, en 1820. Mais de son vivant leur succès a été considérable, tant que certaines ont été chantées jusqu'à nos jours sans que l'on en est retenu le nom de l'auteur. Ces chansons, qui sont en réalité des idylles, se regroupent autour du thème unique des amours des bergers et des bergères dans la montagne. La vie pastorale en effet est peinte d'une façon idyllique, toute grossièreté en est exclue et la vertu règne dans la simplicité des mœurs. Mais, ces chansons sont réalistes car le cadre de la vie est respecté et les événements comme la transhumance, les rencontres collectives, les saisons, les départs pour l'armée ou pour toute autre raison, sont évoqués. L'unité et la qualité de l'œuvre tient d'une part au sentiment de la nature avec une narration qui se situe toujours en pleine nature, hors des villages, et d'autre part à une mélancolie uniforme car les amours sont malheureuses en raison d'une séparation imposée par les circonstances de la vie.

La langue de Despourrins est par ailleurs excellente. Il utilise une langue littéraire qui est celle que l'Occitanie élaborait depuis le début du XVIII<sup>ème</sup> siècle : morphologie et expression très colorée dans lequel se mêle des emprunts au beau style français.

Par ailleurs, les mélodies de Despourrins sont belles et elles ont assuré dès leur sortie, un éclatant succès à ses chansons. Ainsi, celles-ci étaient chantées à Versailles, à la cour, par Jéliotte. Louis XV avait d'après les témoignages, une prédilection particulière pour « De cap a tu soi, Marion » (« Je suis à toi, Marion »).

Le résultat du très grand succès obtenu par ses chansons a fait que Despourrins est devenu en quelque sorte le chef, le modèle d'une école de chansonniers gascons au XVIII<sup>ème</sup> siècle dont les principaux représentants ont été Teofil Bordèu (1722-1776), Père Pitaubé et surtout G.P. Francés de Mesplès (1729-1807), avocat général au Parlement de Navarre, et que nombreux ont été ceux qui ont cherché à l'imiter.

## DILOUFET, LE ROYALISTE NATIONAL POPULAIRE

Parmi les collaborateurs du recueil collectif « Lo bouquet provençau o lei Trobadors reviuadats » (« Le bouquet provençal ou les Troubadours ressuscités »), outre les frères Achard et le docteur d'Astros (que je vous ai déjà présentés), on trouve Diouloufet qui est en réalité avec les premiers, le maître d'œuvre de la publication. Josèp Mariús Joan Diouloufet, est né à Eguilles, près d'Aix en Provence, le 19 septembre 1771. Séminariste, il émigre sous la Révolution et vit en Italie où il confirme ses goûts humanistes classiques. En 1814, à la Restauration, il est nommé sous-bibliothécaire à la Bibliothèque d'Aix. Il est chassé de ce poste en 1830, à l'avènement de la monarchie de Juillet. C'est son mariage qui lui a permis d'accéder au rang de propriétaire rural vivant du revenu de son exploitation. À sa révocation, il se retire dans sa propriété de Rognes, dans le pays d'Aix. Il décède à Cucuron, village du Vaucluse, le 17 mai 1840.

Ses premiers écrits occitans sont de 1812, mais c'est à partir de 1814, qu'il se lance véritablement dans la création avec des poèmes politiques favorables aux Bourbons. Cette expression publique en provençal constitue une nouveauté après le long silence de l'Empire où la langue n'a été que très peu écrite. Il dispose d'un public et d'une idéologie : c'est que le peuple, dans sa majorité, salue le retour des Bourbons dans sa langue, et lui Diouloufet, écrit en occitan au nom de ce peuple qui attend beaucoup du nouveau régime.

Mais, bien entendu, cela ne peut durer longtemps. D'autant que Diouloufet proclame ouvertement son sentiment national populaire occitan. Le raisonnement est simple : du moment qu'il écrit dans la langue des Troubadours qui est celle du peuple qui est royaliste, il le fait tant au nom de celui-ci que de la gloire passée de la langue occitane.

Evidemment, une telle attitude d'identification de la langue à une idéologie risque de rendre suspect l'occitan, ce qui ne manque pas de se passer, notamment dans le camp des libéraux.

Cependant, pour éviter la répétition, Diouloufet est contraint de passer assez rapidement d'une poésie politique à une poésie moins engagée. Ce sera alors des fables, contes et écrits didactiques, ce qui ne l'empêchera pas de lancer de temps à autre, des brûlots qui n'enchanteront guère, par leur outrance, ses amis politiques !

En 1819, il donne un long poème qui devait avoir un certain retentissement, tant par son contenu que par les choix graphiques qui s'inspirent de ceux préconisés par le romaniste Raynouard, de Brignoles, dans le Var, mais qui enseigne à Paris, « Lei manhans » (« Les vers à soie »). Il s'agit d'un véritable manuel de sériciculture qui contient tous les détails sur cette industrie alors très florissante.

Cette même année 1819, il est admis à l'Académie de Marseille dont le secrétaire est Jauffret auquel il s'est lié. Ce dernier lance une revue de décentralisation littéraire régionale, « La Ruche Provençale », dans laquelle Diouloufet va enfin pouvoir publier ses diverses productions.

En 1829, il sort à compte d'auteur, ses « Fablas, contes, epitras, e autras poësiàs provençalas » (« Fables, contes, épitres, et autres poésies provençales »), où il a rassemblé un certain nombre de pièces écrites depuis 1814. C'est le moment de l'offensive de l'élite bourgeoise contre l'occitan, le « patois ». Cela coïncide à une année près, à sa révocation. Désormais retiré dans sa propriété de Rognes, il laisse faire les choses, négligeant même d'intervenir dans *La Gazette du Midi*, le journal légitimiste de Marseille qui a pourtant ouvert ses colonnes à des textes politiques en occitan ! Il abandonne pour un temps l'écriture occitane. Il est en train d'y revenir lorsqu'il est terrassé par l'attaque d'apoplexie qui l'emportera.

Royaliste ultra, Diouloufet est national populaire occitan, ou plus exactement provençal, puisque bien qu'il ait été en rapport avec la *Société Archéologique de Béziers*, il s'est replié sur sa « province ». National populaire car il se pose à la fois comme porte-parole du peuple et qu'il s'élève avec véhémence contre l'envahissement du français. Evidemment, ses amis légitimistes ne peuvent laisser passer cela à un moment où le français est considéré comme le ciment de l'union nationale, ce qui veut dire d'un marché unifié. Quant aux libéraux et aux républicains, pour eux c'est encore pire !

Diouloufet est donc complètement à contre-courant. Le résultat sera sa marginalisation malgré une langue d'une qualité remarquable et une œuvre estimable. On peut dire qu'en raison de cette conscience nationale qui ne s'appuie sur aucune base sociale, il a été véritablement un précurseur du Félibrige.

Il constitue l'exemple contradictoire d'un homme qui a écrit une œuvre de valeur tout en se mettant hors de son temps.

## L'ABBÉ DOMERGUE, AUTEUR DE « LA MARCHA DEI RÈIS »

C'est le dimanche après-midi après l'Épiphanie, c'est-à-dire cette année (2001), le 14 janvier, que traditionnellement, dans la cathédrale Sant-Sauvador (Saint-Sauveur), à Aix-en-Provence, est solennellement donnée « La Marcha dei Rèis » (« La Marche des Rois ». On sait que c'est pour l'Épiphanie, « lo Jorn dei Rèis » (« le Jour des Rois »), que ceux-ci sont ajoutés au « belem » (« crèche »). Cette célébration se fait d'ailleurs dans d'autres églises que celle de Sant-Sauvador en Provence, mais celle jouée dans cette dernière est incontestablement la plus célèbre en raison de l'interprétation majestueuse qui est effectuée par l'orgue.

Un certain nombre de compositeurs se sont inspirés de « La Marcha dei Rèis », notamment Bizet qui en a utilisé le motif mélodique en l'entrecroisant avec celui de la farandole pour en faire la musique de scène de « l'Arlésienne ». Et également Edmond Audran, pour son opérette « Gillette de Narbonne ».

Les paroles proprement dites de « La Marcha dei Rèis » ne se caractérisent pas par une originalité particulière. Par contre, la musique, bien rythmée, majestueuse, est magnifique. Cela explique que des compositeurs s'en soient inspirés. Pour en revenir aux paroles, on sait qui en est l'auteur : il s'agit de Josèp Domergue, né en 1691, et mort à Avignon le 2 avril 1728, qui fut curé-doyen d'Aramon, dans le Gard.

La musique elle, étant donné précisément sa beauté, a fait douter qu'un simple curé ait pu en être l'auteur. Un peu comme pour Shakespeare ! Publié seulement pour la première fois en 1762 dans le « Recueil de Noël provençaux », ce n'est en effet que la sixième édition, celle de 1791, qui porte la mention « Noël des Rois fait par J.-F. Domergue, doyen d'Aramon ». Le musicographe et trobair occitan Castil-Blaze, que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes, l'avait attribué sans preuves à une hypothétique « Marche de Turenne » qui aurait été composée par Lulli à l'occasion de la rentrée à Paris de Turenne victorieux. Mais on sait que Lulli, d'une honnêteté plus que douteuse, s'attribuait volontiers les musiques d'autres auteurs.

Mistral lui, demanda à Henri Maréchal, inspecteur du Conservatoire (et qui avait mis en opéra son poème « Calendau »), de faire des recherches à Paris. Il ne put trouver dans les archives du Conservatoire de document pouvant indiquer que l'auteur de la prétendue « Marche de Turenne » ait pu être Lulli, et par ailleurs, la nomenclature des œuvres de ce musicien ne comporte pas cette marche. Mistral en conclut donc que « La Marcha dei Rèis » aurait été composée par l'abbé Domergue entre 1724 et 1728.

L'enquête cependant continua, menée par un certain nombre d'érudits, le principal étant le vicomte Catelin qui utilisait le pseudonyme de Stéphan d'Arve pour ses écrits. Stéphan d'Arves, vers 1890, fit une enquête dans l'ancienne capitale de la Provence et à l'endroit où l'on chantait semble-t-il depuis le plus longtemps « La Marcha dei Rèis », à la cathédrale Sant-Sauvador. Il questionna le maître de chapelle qui lui apprit qu'il n'y avait qu'une partition connue, celle de Gaston Charbonnier qui l'avait reconstituée de mémoire en modifiant son orchestration au fur et à mesure de l'introduction de nouveaux instruments, et qui la tenait de l'organiste Supriès qui la jouait sous la Révolution, ce dernier la tenant lui-même de ses prédécesseurs, Pellegrin et Delpadré ! Charbonnier était mort et ses manuscrits dispersés, c'est par hasard qu'elle fut retrouvée chez un vendeur ambulancier, ce qui d'ailleurs ne résolut pas le mystère de la composition.

Nous demeurons donc dans l'ignorance de l'auteur de cette magnifique musique. Toutefois, on peut penser, et les musiciens qui se sont inspirés du folklore l'ont prouvé, songeons à Béla Bartók ou à Leos Janáček par exemple, qu'il est possible que la musique ait été d'inspiration populaire. Au départ évidemment, et qu'elle ait ensuite été arrangée par

l'abbé Domergue, puis par des professionnels de la musique. Je pense que l'on peut donc, raisonnablement, soutenir l'opinion de Mistral qui attribua à l'abbé Domergue la paternité de l'air de « La Marcha dei Rèis » qui serait donc son œuvre pour la totalité.

## UN GRAND HOMME DE THÉÂTRE : JOAN-BAPTISTA DRAY

Dans les artistes qui ont été des dramaturges, l'un des plus célèbres et de très loin le mieux doué fut Joan-Baptista Dray. Le « paire Dray », comme il était appelé familièrement.

Il est né à Marseille, dans une maison de la rue d'Aubagne, en 1820. Il débute très jeune dans la carrière théâtrale, sur les conseils de Gustau Bénédit, le professeur de chant et déclamation au Conservatoire de Marseille et critique musical du journal *Le Sémaphore*, qui est aussi l'auteur du célèbre personnage de Chichoà. Et c'est Chichoà précisément qu'il incarnera, de là le nom du théâtre ambulant qu'il dirigera plus tard. Ce nom de « Teatre Chichoà » sera d'ailleurs repris dans toute l'Occitanie par les théâtre de carrefours.

Le succès obtenu est immense, et tant qu'il le put, il interpréta Chichoà, « lo nèrvi marselhés » (« le nèrvi marseillais »), mais l'âge venant, il se spécialisa dans les rôles de vieilles femmes et de partisans. Avec un réalisme tel que certains prirent des paris pour savoir s'il s'agissait vraiment ou non d'une femme ! Quant au théâtre ambulant qu'il avait créé, c'était une tente de toile qu'il installait sur une place avec pour fond une autre toile devant laquelle, en compagnie des acteurs il interprétait le rôle principal de comédies en occitan dont il était le plus généralement l'auteur ou qu'il adaptait.

C'est ainsi qu'il parcourt toute la Provence et une partie du Languedoc oriental. En 1879, il est à Toulon et installe l'estrade de son « Teatre Chichoà » sur un terrain situé sur l'avenue Vauban qui lui est offert par la ville. Il y donne les pièces de Bénédit et de Père Bellot, en ajoutant certaines de sa composition. La popularité est telle qu'en 1881, il transporte son théâtre dans un immeuble situé au coin de la place de la Liberté et de la rue Picot. Sur le devant il y avait une sorte de claie peinte en vert qui faisait penser à une grande maison qui serait une cage : de là le nom que le peuple lui donna, « La Galiniera » (« Le Grand Poulailleur »).

En septembre 1882, il revient dans sa ville natale et prend la salle de l'Eldorado, à la Plaine, qui devient le « Teatre Provençau » (« Théâtre Provençal »), avant en 1888, de devenir l'Eden Théâtre, qui continue un répertoire occitan. Là, durant plusieurs années, il donne des spectacles suivant la formule mise en œuvre à Toulon. On notera qu'il s'essaie aussi aux textes en français, ou plus précisément en francitan, et le provençal n'en est jamais absent.

Le succès est encore là et le théâtre ne désemplit pas, ce qui ne l'empêche pas de faire des tournées un peu partout jusqu'en Haute Provence. Bien entendu, il revient régulièrement à Toulon, où sa réputation est bien établie. On le trouve par exemple à Hyères en 1885, à Arles et Avignon en 1891 et 1892, à Tarascon en 1894, aux Milles en 1895... Sans parler de Marseille où après avoir quitté la direction de son « Teatre Provençau » de la Plaine, il revient chaque année ce qui se comprend étant donné l'importance du public potentiel.

Les spectacles étaient très variés, ce qui permettait à chacun d'y trouver son compte. Quant aux pièces qu'il a écrites, le nombre en est élevé mais pour la plupart elles nous demeurent inconnues car elles n'ont jamais été publiées et nous ne connaissons que le titre d'un certain nombre d'entre elles. Nous ne possédons que des comptes-rendus ou des extraits. Elles ne comportent d'ailleurs le plus souvent que des rôles de composition dans lesquels, autour d'un thème général et de phrases clés, l'acteur pouvait varier son jeu et ses répliques.

Il s'inspire surtout de l'actualité et met en scène des personnages féminins qui en deviennent les héros. L'actualité, c'est surtout celle de l'après-guerre de 1870 et les expéditions coloniales de la France. On aura ainsi « L'alhòli mancat » (« L'aïoli manqué »), « Misè blanc en cò dei negres » (« Madame Blanc chez les nègres »), « Le fils de la poissarde », « Le petit Marseillais en voyage », Il a créé deux personnages qui auront un long succès, ceux de « Misè Chichoà » et de « Misè Matieu », dont il tirera une série de pièces : « Misè Chichoà en Alsaça » (« Madame Chichois en Alsace »), « Misè Matieu en China »

(« Madame Mathieu en Chine »), allusion à la guerre de Chine en 1884-85, « Misè Chichoà chez les Kroumirs », allusion à l'invasion de la Tunisie en 1881.

Ceci sans préjudice des adaptations. À l'occasion de la sortie du livret, « Le tour du monde en 80 jours », tiré du roman de Jules Verne, il l'acheta et voulu le monter. Tout était prêt lorsqu'il apprit que le droit de représentation était réservé à un seul imprésario. Que faire ? Et bien, ça devient « Lo torn dau monde de Misè Matieu » (« Le tour du monde de madame Mathieu »). Le public se battait pour voir cette pièce dont la réussite fut peut-être la plus grande de la carrière du père Dray !

Je n'ai pas d'indication sur la date de la disparition du père Dray. Mais il continua de jouer très tard puisqu'en 1902, alors âgé de 82 ans, à Salon, il tenait le rôle de vieux avec son théâtre dans la pièce « Le courrier de Lyon ». En tout cas, il demeure l'un des meilleurs artistes et auteurs populaires occitans ; et comme le faisaient remarquer les critiques contemporains, lorsqu'il était en scène, il écrasait littéralement par sa présence les artistes envoyés par Paris, y compris ceux de la *Comédie Française*, qui auprès de lui faisaient pâle figure.

## ON REVIENT SUR JOAN-BAPTISTA DRAY

Au mois de février (1996) je vous avais présenté le dramaturge Joan-Baptista Dray, le père Dray, fondateur de ce que l'on a appelé le « Theatre Chichoà », nom qui a d'ailleurs été repris dans toute l'Occitanie par les tréâtres de carrefour, de rues. Et voilà qu'à la suite de cet article qu'il avait lu, l'un des parents du père Dray, monsieur Renat Dray, nous a écrit et a apporté des renseignements complémentaires. Je ne peux faire mieux que de vous les communiquer.

Tout d'abord, il nous a fourni l'acte de naissance du personnage dont l'identité complète est Joan-Baptista Loïs Dray, né de Joan-Baptista Josèp Dray et de Maria Francesa Magdalena Gouirand, le 21 juin 1820, à Marseille. Les deux témoins sont Carles Melli, 35 ans, sculpteur, demeurant 64, rue Sainte, et Francés Gouirand, 22 ans, ouvrier en corail, demeurant 124, rue d'Aubagne, qui est son oncle maternel. Joan-Baptista Dray serait décédé à un âge avancé, en 1914, en un lieu qui demeure incertain (Marseille, Salon ou Châteaurenard ?). On notera que le père de Joan-Baptista Loïs Dray eut 8 enfants avec sa première épouse, et qu'au décès de celle-ci, il se remaria en 1829.

Il exerçait la profession de lapidaire, c'est-à-dire d'ouvrier spécialisé dans la taille des pierres précieuses autres que le diamant. En d'autres termes, il appartenait à une sorte d'aristocratie ouvrière et non pas aux ouvriers sans qualifications qui étaient d'ailleurs généralement des immigrants venus de la Haute Provence, des Gavots, ou d'Italie. Cela est confirmé par l'acte de mariage de Joan-Baptista Loïs Dray célébré le 11 juillet 1840, avec Maria Angelica Rampal, née à Marseille le 12 juin 1819, dont le père était manufacturier en coton, ainsi que par les professions des 4 témoins, qui sont respectivement employé, fripier, ébéniste et fileur de coton. Quant à Joan-Baptista Loïs Dray, il est mentionné qu'il est graveur, métier également spécialisé.

Voilà pour ce qui est de son origine sociale. Mais, notre correspondant a ajouté des précisions en ce qui concerne le, ou plutôt les théâtres Dray, qui ont survécu à leur créateur. En effet, jusqu'à une époque récente il a existé 3 troupes Dray !

L'une était celle de Gabi Dray, récemment décédé à Châteaurenard, qui se produisait surtout entre Narbonne et Avignon dans des salles en dur : cinémas, salles des fêtes, etc...

Pour la seconde, notre correspondant a oublié le nom du directeur, mais elle était surtout présente en Haute Provence. Elle a arrêté son activité vers 1978-1980, lorsque installée à Manosque, sur la place des Terreaux, la tempête a détruit le chapiteau rectangulaire d'un coût très élevé, sous lequel elle donnait ses représentations.

Quant à la dernière, celle d'une fille Dray mariée avec monsieur Durosier d'Arcourt (nom de scène), elle se produisait encore dans les années 1980, dans le Var et les Alpes-Maritimes.

Enfin, en 1981, *France Culture* a diffusé à l'initiative de Maurice Chavit durant tout un mois, sous la forme d'un feuilleton un peu décousu et pas toujours authentique, l'histoire des différents Théâtre Dray.

Comme vous le voyez, tout cela complète l'article que j'ai consacré au père Dray, et je tiens à remercier monsieur Renat Dray des renseignements qu'il a bien voulu me communiquer. Et aussi par avance, des recherches complémentaires qu'il se propose d'effectuer.

Dernière précision : il m'a adressé la photocopie malheureusement d'assez mauvaise qualité car réalisée à partir d'une autre photocopie, d'une carte postale des années 1914, représentant des acteurs du Théâtre Dray jouant la pièce « Les folies amoureuses ». Tel quel, ce document constitue tout de même un précieux témoignage.

Complément : Joan-Baptista Dray est décédé à Châteaurenard (B-du-R), le 10 mars 1913.

## A PROPOS DE QUELQUES AUTEURS NOMMÉS "DUBOIS"

Le patronyme Dubois est commun en France du Nord, et l'on peut supposer qu'en Occitanie il est porté par des personnes venues de cette région, chez nous le patronyme étant plutôt Delbòsc ou Dalbòsc (les formes en Delbosc, Dalbosc, prononciation identique aux précédentes, sont orthographiées à la française). En tout état de cause cela n'empêche nullement l'appartenance de ces personnes à l'ethnie occitane, une ethnie étant toujours le résultat d'un mélange et la pureté relevant du mythe... ou du nazisme, forme extrême du fascisme.

C'est ainsi qu'à Marignane (B du R), nous trouvons à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle un troubaire nommé F. Dubois. Il est notamment l'auteur, avec un autre troubaire, Mouren, d'une chanson de Carnaval dont les héros sont les « amolaires » (« rémouleur »). Mais nous n'en savons pas plus sur lui... Si vous avez des renseignements, écrivez-nous !

Nous possédons également une chanson écrite par un certain Joan Dubois, de Marseille, « Lei venduts » (« Les venduts »). Il s'agit d'un texte moralisateur sur les hommes qui acceptent de se vendre au plus offrant et deviennent une simple marchandise, chose normale dans le système capitaliste. Cette chanson a été interprétée par le célèbre chanteur marseillais Dàvid Gaitte à la fin du second empire.

Francés Dubois est un autre troubaire marseillais qui a connu à la même époque une certaine notoriété. Il fréquentait la boutique du libraire et rimailleur occitan Mariús Féraud, au quai du Port Vieux, où se réunissaient chaque dimanche, les amoureux du provençal. On trouvait là un certain nombre de personnages qui ont laissé un nom dans notre renaissance ou dans la politique, comme Totsants Payan, Carles Laure, Andrieu Guieu, Julian Rampal, Rodòuf Serre, Loís Piche, Alfrèd Carnaud, Josèp Gal, Juli Lejourdan et autres sans oublier Gaston Crémieux qui devait finir fusillé par un peloton d'exécution pour sa participation à la Commune de Marseille, dans les fossés du Pharo. J'ai d'ailleurs déjà présenté la plupart d'entre eux dans ces colonnes. Francés Dubois est l'auteur d'un certain nombre de contes et de chansons. Il a collaboré au journal de Mariús Féraud, *Lo Rabalhaire (Le Ramasseur)*, devenu ensuite *Lo Caçaire (Le Chasseur)*. Il s'agit de textes surtout comiques. Dans les années 1890, il a aussi collaboré à *l'Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, et comme nous n'avons aucune indication biographique sur lui, on peut en conclure, compte tenu de ses amitiés littéraires qu'il a dû voir le jour entre 1830 et 1840, et qu'il est décédé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou au début du XX<sup>e</sup>. Là encore votre aide pourra être précieuse pour déterminer qui il était réellement.

Nous arrivons maintenant au plus important des Dubois, en l'occurrence Onorat. Celui-ci est né à Trets (B du R), en 1815, et il y est décédé le 21 février 1876. Cuisinier de profession, son grand-père, d'après des renseignements oraux que j'avais obtenu auprès de sa fille, madame Laville, avait été le cuisinier de Napoléon 1<sup>er</sup> qu'il avait accompagné à l'île d'Elbe ! Toujours est-il qu'Onorat Dubois a été un auteur occitan abondant. Une partie de sa production figurait dans un cahier manuscrit qui était en possession de sa fille et qui a été recopié par l'une des figures historiques de Trets, Antòni Richard (1900-1978), qui a également écrit en occitan, sa langue maternelle, et a fondé la *Société d'Études et de Recherches de la Haute Vallée de l'Arc*, que j'ai bien connu. Le reste a été publié dans *Lo Rabalhaire* et *Lo Caçaire*. Dans ces journaux il signait soit sous son nom, soit sous de nombreux pseudonymes, l'un des plus courants étant « Brescambilha (d'Auruou) » (« Brescambilha (d'Auriol) »). Il s'agit pour l'essentiel de contes et de galéjades parfois tirés de l'actualité, parfois aussi de souvenirs historiques. Nous ne connaissons pas les opinions politiques d'Onorat Dubois, mais l'un de ses textes, « La ganacha » (« La ganache »), présenté sous la forme d'une fable et donc ne risquant pas la censure, est une attaque directe contre les

possédants. La langue employée par Onorat Dubois est toujours très populaire, comportant les francismes habituels, mais avec un essai d'épuration. En outre, Onorat Dubois a gravé (ou fait graver ?) sur les rochers du chemin qui mène à la chapelle de Saint-Jean-du-Puy, à Trets, des vers de sa composition.

Quant à Maria Dubois, également de Trets, je ne sais quel est le degré de parenté (et s'il y en a un comme je le suppose !), qui la lie à Onorat Dubois. Mais, elle a aussi écrit quelques poèmes occitans pour *Lo Rabalhaine* et *Lo Caçaire*, et certains de ses vers sont également gravés sur les rochers à Saint-Jean-du-Puy. Je ne sais absolument rien sur elle.

Comme vous le voyez, les Dubois sont nombreux mais finalement demeurent des personnages dont on ne connaît pas grand chose, sauf et encore (!), pour Onorat Dubois. Donc si vous avez des éléments d'informations, n'hésitez pas à me les communiquer. Cela permettra d'avoir une meilleure connaissance du mouvement populaire des troubaires. Merci d'avance !

## ADÒUF DUMAS, RIMAILLEUR FRANÇAIS, POÈTE OCCITAN

Le nom d'Adòuf Dumas est actuellement à peu près inconnu des spécialistes de la littérature française ; et pourtant, dans la période qui se situe entre 1830 et 1850, il a connu une certaine notoriété en raison de son engagement dans le mouvement romantique. Mais son souvenir perdurera car d'une part c'est lui qui découvrit Mistral, et d'autre part parce que s'il écrivit tardivement en occitan, il fut un excellent poète dans notre langue nationale.

Adòuf Dumas donc, est né à Bompas (Vaucluse), le 18 décembre 1805, d'une famille originaire de Cabannes (B-du-R). Son père tenait un cabaret. Il quitte Bompas dès son enfance pour suivre sa sœur Laura à Paris où elle se marie dans des circonstances romanesques. Et c'est ainsi qu'il se trouve dès l'adolescence mêlé au mouvement romantique naissant. Dès 1830, il se jette dans la poésie et le théâtre, et c'est cette année-là que paraît son premier recueil de poèmes. Mais la gloire ne venant pas, il se retire du monde durant plusieurs années. Il retourne le plus souvent possible en Provence, dont il a la nostalgie. Notamment à Avignon, Cabannes, Vaucluse, Eyragues où il a un cousin, et aussi à Saint-Rémy où, en 1837, par l'intermédiaire du trobair marseillais Francés Aubert qui y vivait alors, il fait la connaissance de Roumanille, ce qui se révélera précieux par la suite pour ce dernier.

En effet, Adòuf Dumas était un ami de Lamartine et il fut chargé, en 1855 par le ministre de l'Instruction Publique, Fortoul, natif de Digne, de recueillir en Provence les poésies populaires. À Avignon, on lui parle de Mistral. Il va le voir en février 1856. Mistral lui chante « Magalí » et lui lit un morceau de « Mirèlha » (« Mireille »), qui n'est pas encore achevée. Il a « découvert » Mistral ! « Mirèlha » terminée, Mistral va en 1859 à Paris. Il se rend chez Adòuf Dumas et en 3 séances lui récite la totalité du poème. Quelques jours après, Adòuf Dumas introduit son protégé chez Lamartine. Le résultat sera le célèbre « 40<sup>ème</sup> entretien », dans lequel il place Mistral à côté de Dante et de Virgile, ce qui d'ailleurs correspond exactement à la valeur de l'œuvre.

C'est qu'Adòuf Dumas, après sa retraite des années 1845, a repris du service dans la poésie. Son amour et sa nostalgie de la Provence est évident. En 1840, dans son recueil poétique intitulé « Provence », tout en français, il insère déjà une pièce en occitan : « Meis amors per Avinhon » (« Mes amours pour Avignon »). Et la rencontre avec Mistral et les félibres qui sont alors en train de s'organiser, le pousseront à écrire en provençal. J'y reviendrai.

Célibataire, plus ou moins retiré du monde, sauf lors de ses séjours en Provence, il est depuis longtemps en mauvaise santé, ce qui explique d'ailleurs en partie ses retours fréquents au pays. Il meurt le 15 août 1861, à Puys (Seine-Maritime), près de Dieppe où il était venu se reposer, dans une cabane de pêcheur.

Le second mérite d'Adòuf Dumas tient dans sa qualité de poète occitan. Si sa poésie française est médiocre pour ne pas dire plus, en occitan, il se montre un vrai poète ce qui n'est pas à la portée du premier venu : car il ne se contente pas de faire des vers ce qui, après tout, est facile. Et on peut s'aviser en lisant ses poèmes combien il a manqué sa destinée en écrivant en français.

Converti à la création occitane, il va collaborer à l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), à partir de 1857. Et c'est à ce moment qu'il se met à rimer dans sa langue maternelle.

L'ensemble de cette production a été réuni par les félibres en 1865 dans un recueil collectif, « Un liame de rasim » (« Un paquet de grappes »). Sont rassemblés là sous le titre général « Mei regrets de Provença » (« Mes regrets de Provence »), tous ses poèmes occitans qui sont au nombre de 19. Des poèmes qui, cela n'arrive pas fréquemment, mériteraient une

réédition complète. Un seul exemple pour achever avec ces 4 vers que Mistral a mis en exergue de « Calendau » :

« Lei vagon dins de canestèlas  
« Carrejan tot e lèu lèu lèu...  
« Mai carrejan pas lo soleu,  
« Mai carrejan pas leis estèlas. »

(« Les vagon dans des corbeilles / Emportent tout et vite, vite, vite... / Mais ils n'emportent pas le soleil, / Mais ils n'emportent pas les étoiles. »

**IACINTA DUPUY,  
CAMIL REYBAUD ET BARTOMIEU CHALVET,  
DE NYONS (DRÔME)**

L'on sait que Frederic Mistral est le plus grand poète occitan contemporain et l'un des plus grands poètes universels. Certes, mais rien ne vient jamais de rien, et ce que l'on sait moins, c'est que dans ses années d'enfance et d'adolescence, il s'est trouvé, à l'occasion de ses études qu'il a évidemment effectuées hors de son village natal, Maillane, avec des personnages qui s'intéressaient à la langue du pays.

En effet, il a 13 ans lorsqu'il est envoyé à Nyons, dans la Drôme, au pensionnat de Carles Iacinta Dupuy, dans lequel travaillent comme professeur Camil Reybaud, et comme maître répétiteur Josèp Roumanille, qui tous d'ailleurs à l'époque, sont des trobaires, c'est-à-dire des personnes qui aiment rimer en provençal. Ce sont les deux premiers que je vous présenterai aujourd'hui.

Carles Iacinta Dupuy est né à Carpentras (Vaucluse), le 24 fructidor de l'an IX, c'est-à-dire en 1802, et il est décédé à Nyons le 30 janvier 1876. Issu de la petite bourgeoisie, il crée donc à Nyons un pensionnat qu'il va diriger durant de nombreuses années et qui, en 1845, sera transféré à Carpentras. Il aime sa langue natale, l'occitan du Comtat, et il s'emploie à l'illustrer en rimant. Sa production n'est ni très abondante, ni de grande qualité. Cependant, il sera l'un des collaborateurs de Pèire Bellot lorsque celui-ci fonde avec Loïs Méry en mars 1841, *Lo Tamborinaire et le Ménestrel*, second journal de la renaissance occitane après celui de Josèp Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*, qui paraissait depuis le mois de janvier. L'existence de *Lo Tamborinaire et le Ménestrel* n'atteint pas une année, car *Lo Bolhabaissa* lui était bien supérieur et il ne put soutenir la concurrence. Plus tard, il collabora également au journal de Mariús Féraud, *Lo Caçaire (Le Chasseur)*.

Camil Reybaud, qui est professeur au pensionnat de Iacinta Dupuy, est certainement supérieur à ce dernier, même s'il n'atteint pas à la grande poésie. Il est né lui aussi à Carpentras, le 2 mai 1805, et il ira mourir loin de cette ville, à Paris, où en 1853 il était allé vivre ; il s'était retiré chez son fils qui était médecin à Versailles, le 19 septembre 1866. C'est à partir de son exil parisien qu'il cessa d'écrire en provençal.

Lui aussi collabora au journal *Lo Tamborinaire et le Ménestrel* dans lequel il donna tant des poésies en occitan qu'en français, et surtout à *Lo Bolhabaissa*. Il écrivit la préface de la première édition de l'ouvrage de Roumanille « Lei margaridetas » (« Les pâquerettes »), en 1847. Il collabora abondamment au recueil « Lei provençalas » (« Les provençales ») que publie Roumanille en 1852, et il participe au « Romavatgi dei Trobaires » (« Congrès des Trobaires ») que celui-ci organise à Arles en août de la même année.

Cependant, il ne suit pas ce que l'on a appelé « l'école d'Avignon », instrumentée par Roumanille, qui devait aboutir sur le principe de la bande à part, à la fondation du *Félibrige*. Il demeure un trobaire indépendant, proche des écrivains qui refusent d'être enrégimentés dans une association qui essaie de reproduire ce que font les écrivains français.

L'œuvre de Camil Reybaud est pourtant fortement influencée par le romantisme larmoyant de l'époque, et il n'aurait nullement déparé dans le *Félibrige*. Certains de ses poèmes sont toutefois encore lisibles, mais évidemment, il faut procéder à un choix. Je note qu'il avait préparé un poème important, « Lei silfas » (« Les sylphes »), qui n'a malheureusement pas été retrouvé et dont la valeur aurait peut-être été meilleure. Je rappelle que les sylphes désignent les génies de l'air dans la mythologie celtique.

À Nyons, on trouve aussi un poète occitan qui a œuvré à cette époque avec Iacinta Dupuy, Camil Reybaud et Josèp Roumanille. Il s'agit de Bartomieu Chalvet, né à Nyons le 21 novembre 1806, et mort dans cette ville le 24 juin 1877. Comme ceux-ci, il a collaboré à *Lo*

*Tamborinaire et le Ménestrel*, à *Lo Bolhabaissa*, a «*Lei provençalas*» et aussi aux *Romavatgsi dei Trobaires*. Il fut comme ses amis, un poète mineur, mais par son action il a servi d'exemple et a permis à d'autres créateur, de plus grande importance ceux-là, de se révéler. Rallié au *Félibrige*, il a signé ses textes sous son nom ou sous le pseudonyme «*Lo Felibre dau Pontias*».